

ABONNEMENT.

Saumur: Un an... 30 fr. Six mois... 16 fr. Trois mois... 8 fr. Poste: Un an... 35 fr. Six mois... 18 fr. Trois mois... 10 fr.

On s'abonne:

Au bureau du Journal ou en envoyant un mandat sur la poste; et chez tous les libraires.

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — L'abonnement doit être payé d'avance.

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE

L'ECHO SAUMUROIS

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES ET AVIS DIVERS

BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR

Paraissant tous les jours, le dimanche excepté.

INSERTIONS.

Annonces, la ligne... 20 c. Réclamés... 30 c. Faits divers... 75

RÉSERVES SONT FAITES

Du droit de refuser la publication des insertions reçues et même payées, sans restitution dans ce dernier cas; Et du droit de modifier la rédaction des annonces.

Les articles communiqués doivent être remis au bureau du journal la veille de la reproduction, avant midi. Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

On s'abonne:

A L'AGENCE HAYAS 8, place de la Bourse,

SAUMUR

18 Juillet 1883.

Chronique générale.

Hier matin, le conseil des ministres s'est occupé de la date des élections pour les conseils généraux.

Bien qu'aucune décision n'ait été prise, le conseil semble devoir fixer le jour du scrutin au 12 août; le scrutin de ballottage aurait lieu le 19, et la convocation des conseils le 20, comme le prescrit la loi.

M. Waddington est nommé ambassadeur à Londres, en remplacement de M. Tissot, à qui son état de santé ne permet pas de continuer ses fonctions.

Le Journal officiel a publié dimanche le résultat des recettes des contributions directes et indirectes pendant les six premiers mois de 1883. La diminution sur la prévision budgétaire atteint le chiffre de 28 millions 264,000 fr.

Les droits de greffe et d'enregistrement sont en perte de 23,860,000 fr. et ceux du timbre de 2,730,000 fr.

On voit que la situation est de plus en plus mauvaise, puisque pendant les six premiers mois les recettes ont diminué de 28 millions 1/4. Le déficit pour l'année entière sera d'au moins 60 millions. Si on ajoute à cette grosse somme les crédits supplémentaires que la Chambre vote à pied levé tous les jours, le déficit du budget sera au moins de 200,000,000 de francs. Voilà le résultat des finances de la République.

C'est le bouquet offert par la République aux Français assez niais pour l'avoir subie.

La République française, dans un article qui laisse à chaque ligne percer le dépit et le découragement, constate que la « France

est toujours au même point qu'en 1881», et que la République n'est pas parvenue à être un gouvernement. Oui, le besoin de stabilité est urgent, mais l'opportunisme se trompe en supposant que le pays attend de la République ce qu'elle ne peut donner: l'ordre et la liberté, les réformes utiles et les progrès sincères.

Ce ne sont pas les lampions du 14 juillet qui éblouiront la nation au point de l'aveugler, et elle pense à nos soldats qui luttent et souffrent au Tonkin, à Madagascar et au Sénégal, tandis que les politiciens, affectant une joie indécente, donnent à Paris l'aspect d'un champ de foire.

Quelqu'un de l'Élysée nous rapporte que M. Grévy a été très-désagréablement impressionné par la froideur du public à son égard à l'occasion de la revue du 14 juillet.

L'année dernière, il avait entendu quelques « Vive Grévy ! »

Cette année, rien. La foule indifférente ne le saluait même pas.

M. Oustry sera bien mal récompensé de s'être dévoué au monstre municipal du 14 Juillet.

Son attitude a été jugée comme légèrement impertinente et il est question de voter contre lui un ordre du jour de blâme.

Des scènes de désordre se sont produites au bureau de bienfaisance de Saint-Etienne à propos des bons distribués le 14 juillet par la philanthropie officielle.

Les indigents n'ayant pas voulu se soumettre à la formalité de l'inscription préalable, ont brisé les vitres à coups de pierres et ont bousculé les agents.

La France a reçu de Rouen, 16 juillet, la dépêche suivante:

« A la suite des incidents d'Envermen et

du discours que M. Estancelin a prononcé au concours régional qui a eu lieu dans cette commune, la subvention accordée au comice agricole de Dieppe sera supprimée.

» On a même parlé de poursuites à exercer contre M. Estancelin pour outrages au gouvernement. »

On lit dans le Moniteur du Calvados:

« La démission du prince Roland Bonaparte, sous-lieutenant au 36<sup>e</sup> de ligne, a été maintes fois confirmée et démentie. Cette démission a été acceptée par le ministre de la guerre, et le prince a été placé comme sous-lieutenant de réserve au 36<sup>e</sup> par décret présidentiel du 6 juillet.

Le Radical fait un aveu dépouillé d'artifice:

« Il ne faut pas se le dissimuler, la fête nationale n'a pas eu, cette année, un entrain comparable à celui des années précédentes.

» Sans doute, on doit en accuser le temps, qui n'a pas été favorable, surtout le soir; et puis aussi l'habitude qui finit toujours par diminuer les sensations. Mais il y a encore une autre cause, et cette cause est un mécontentement qui augmente chaque jour.

» Que les royalistes ne s'y méprennent pas, ce mécontentement ne s'adresse pas à la République, mais à son gouvernement actuel, ce qui n'est pas tout à fait la même chose, ce qui est même tout l'opposé. Je ne sais pas si le vote des conventions mettra fin à la crise industrielle et financière; quelques-uns l'espèrent; mais la crise politique et sociale ne sera pas si aisément conjurée.

» Samedi, on fêtait la République, qu'on aime et qu'on veut garder; mais on n'était pas gai, parce qu'on n'est pas heureux; beaucoup de commerçants sont dans l'embarras; quant aux ouvriers, ils songent que ce gouvernement, qui n'a même pas voulu de l'amnistie, entrave systématique-

ment toute réforme démocratique, empêchant ainsi le développement pacifique du progrès et acculant peut-être les masses à une révolution sociale. »

Les royalistes ne s'y méprennent pas, M. Maret; ils savent très-bien que le gouvernement actuel, n'ayant tenu aucune des promesses faites, n'a plus aucune sympathie nulle part; mais comment le peuple, dans sa logique, pourrait-il ne pas voir qu'un régime qui ne peut, après dix années de pouvoir, enfanter que des gouvernants comme MM. Ferry, Waldeck-Rousseau, Brisson, etc., est un régime impuissant et désorganisateur? D'ailleurs, si l'on fêtait samedi la République et si on la « fêtait moins qu'autrefois », comment ne pas conclure qu'on l'aime moins aujourd'hui qu'autrefois?

Nous empruntons à l'Éclair, de Montpellier, le récit de l'incident de la journée du 14, qui a beaucoup amusé les habitants de cette ville:

« Samedi matin, plusieurs personnes, en passant sur la place de l'Observatoire, devant la demeure de M. Laissac, aperçurent, au sommet de la maison qu'il occupe, un splendide drapeau blanc fleurdelisé, dont la hampe, longue au moins de cinq mètres, émergeait de la corniche dentelée qui couronne la façade.

L'étendard royaliste, de dimensions inusitées, se dressait fièrement, non pas dans la position horizontale, mais debout, dominant la place et les maisons voisines. Ses plis, soulevés par le vent du nord, ondoyaient majestueusement, laissant voir trois énormes fleurs de lys d'or, que les premiers rayons du soleil levant faisaient miroiter.

Bientôt, devant la demeure de M. le maire, un rassemblement considérable s'était formé, accru de minute en minute par les marchands de la halle, qui se rendaient au marché pour ouvrir leur étal.

Quelques républicains étonnés avaient bien manifesté l'intention de frapper à la

3 Feuilleton de l'Écho-Saumurois.

LE JUGE DE PAIX

Par Louis COLLAS

— Marthe, lui dit Maurice, mon père est parti ce soir, et je n'ai pas voulu l'accompagner, je ne pouvais me résigner à m'éloigner de vous; vous avez accueilli l'offre de mon dévouement, le jour n'est pas loin où vous comblez tous mes vœux, et cependant j'ai peur. Quand nos plus ardues espérances sont près de se réaliser, on craint de les voir s'évanouir. Savez-vous ce que disent ceux qui sont jaloux de ma félicité? Ils prétendent que vos résolutions sont changeantes.

— Ainsi, dit-elle avec un suprême dédain, vous prenez conseil des jugements de la foule?

— Si l'on vous accuse, Marthe, ne vous en prenez qu'à votre supériorité, qui irrite l'envie et déchaîne la critique; on n'éclipse pas impunément toutes les autres femmes.

Marthe restait silencieuse; il s'arrêta quelques instants.

— Ce n'est pas d'aujourd'hui que je vous aime, reprit-il; lorsque je vous ai vue épouser à dix-neuf

ans un homme qui avait plus du double de votre âge, il me sembla que c'était mon bonheur qu'on me dérobait. En vous retrouvant libre, je me repris à espérer; je savais bien que d'autres ambitionnaient votre main, mais je savais aussi que vous distingueriez, entre tous les dévouements qui s'offraient à vous, le plus ardent, le plus désintéressé...

— Qui ne vous empêcha pas cependant de vous éloigner.

Maurice resta un instant embarrassé par le regard de Marthe, mais reprit aussitôt son assurance.

— Oui, répondit-il, je quittai le pays et subis l'épreuve de longs mois d'exil; mais vous ne savez pas que pendant ce temps j'étais occupé de vous, de vous seule. Je me disais: elle est faite pour briller et commander, il est impossible qu'elle reste confinée dans un milieu où nul ne peut l'apprécier; il faut qu'elle vive à Paris, c'est le seul théâtre digne d'elle, et il faut qu'elle y soit entourée d'un luxe en harmonie avec sa supériorité. Le rêve que je poursuivais fortifia mon courage, je me mis à l'œuvre, et les résultats que j'ai obtenus me donnent une foi complète dans l'avenir.

— Vraiment!

— Demandez à M. Férémbach, cet homme si puissamment riche dont le château s'élève à une lieue d'ici. Il connaît mes projets, il m'a aidé de ses conseils. A propos, vous avez dû recevoir de lui une invitation.

— Que je me dispenserais d'accepter.

— Je me suis porté garant pour vous; puis-je connaître les motifs de ce refus?

Marthe alléguait l'origine suspecte de la fortune des Férémbach, les bruits qui couraient sur leur compte. Il rejeta ses scrupules; voulait-elle donner raison à ceux qui prétendaient qu'elle se trouvait mal à l'aise au milieu des hôtes brillants du château de Grand-Val! Elle se refusait un triomphe assuré et jouait le jeu de ses envieux; elle ne disait pas tout: Avrial lui avait autrefois interdit toutes relations avec ses opulents voisins, et elle obéissait à ses volontés.

Aucun argument ne pouvait agir davantage sur cet esprit orgueilleux, qui s'indignait à la seule pensée qu'une influence pût s'imposer à elle. Maurice, la voyant ébranlée, la pressa plus vivement.

— J'ai, dit-elle enfin.

Avrial attendait avec anxiété l'issue de cet entretien. Il entendit avec effroi Marthe se lier par une promesse dont elle ne calculait pas la portée. Maurice s'étant éloigné en fredonnant, il resta quelques instants encore dans le jardin et ne partit que lorsque toutes les lumières furent éteintes aux croisées de la Ricardais.

Une fois sorti par le chemin qui lui avait donné entrée, il se promena dans le silence de la nuit, songeant au péril qui le menaçait, songeant plus

encore à celui qui planait sur cette demeure des amis de son père.

— O Marthe, pensait-il, où vous laissez-vous entraîner par un puéril orgueil! C'est cet homme que vous prenez pour guide, lui à qui votre porte ne devrait jamais s'ouvrir. Quoiqu'il m'en doive coûter, je vous viendrai en aide. Je resterai jusqu'à ce qu'il me soit prouvé que je ne puis rien pour vous sauver.

A quelque distance de la Ricardais se trouvait le site sauvage de la Rocandé. Là, au milieu des bois et des rochers, se dissimulait une cabane solitaire qu'habitait avec sa famille un certain Gérome Bosquet. Il était bûcheron de son état, et sa femme exécutait ces petits objets en bois qui donnent lieu dans le pays à une industrie importante dont le centre est à Saint-Claude. C'est de ce côté que se dirigea Avrial; il était sûr d'y trouver bon accueil, car Gérome Bosquet avait été comblé des bienfaits de sa famille: il avait épousé la fille d'une vieille servante de son père, morte sous le toit où elle avait servi de longues années. Lorsqu'il approcha de la cabane, la nuit n'était pas encore près de finir.

Il s'arrêta au bord d'un de ces lacs microscopiques qui sont fréquents en Franche-Comté, nappe d'eau limpide et transparente à laquelle l'ombre épaisse des arbres conserve pendant l'été sa fraîcheur, et s'assit sur l'herbe en attendant que le





